

# DES VOIX DU SILENCE

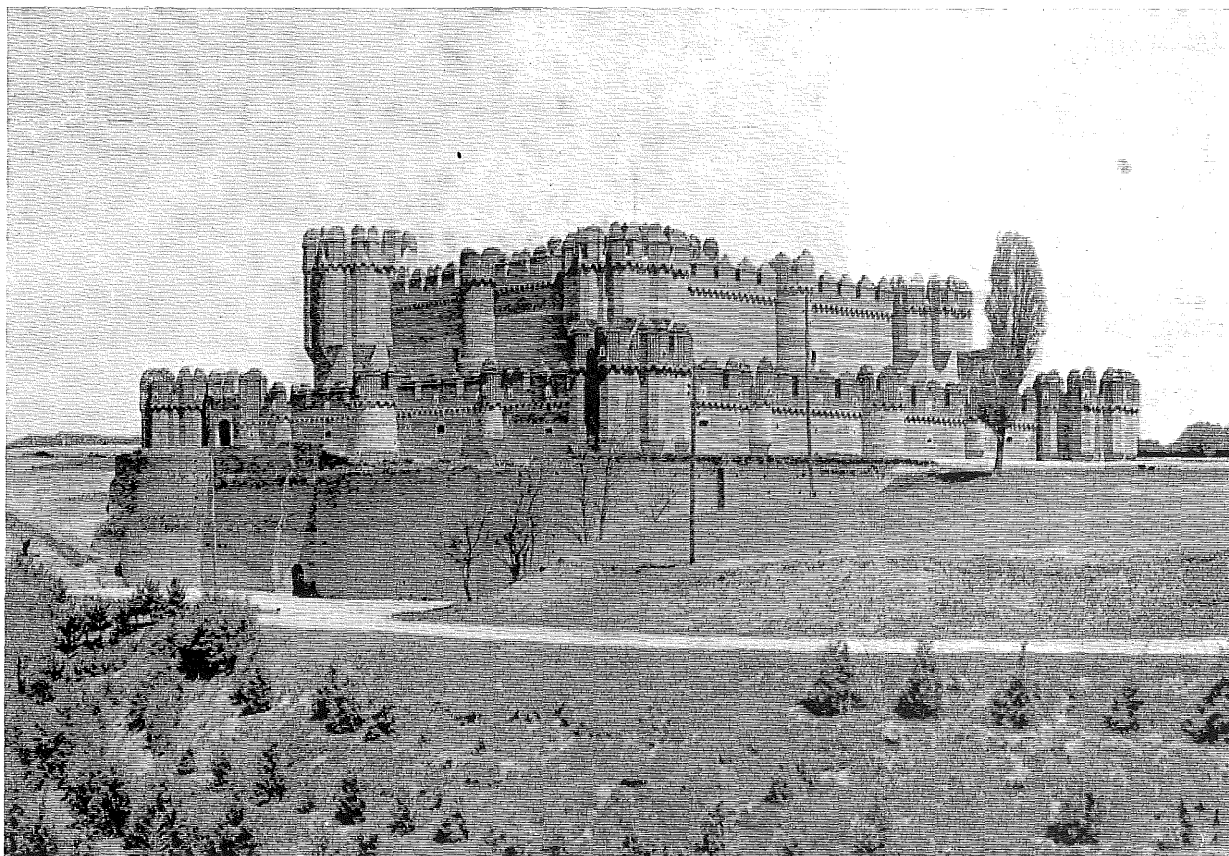
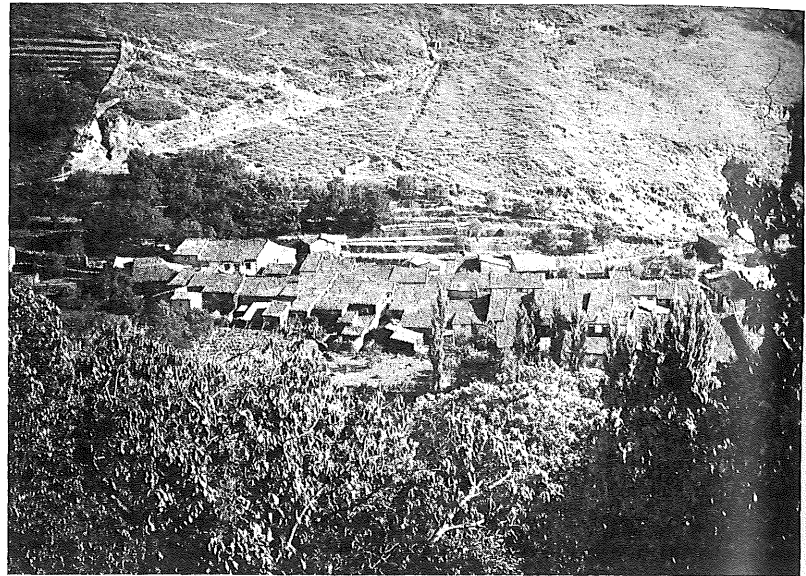
## AUX AGENTS DE L'EXÉCUTIF

### Introduction à une histoire de l'architecture de l'Espagne contemporaine

**ANTONIO FERNANDEZ ALBA**

Commencer une évaluation critique quelconque de la réalité architecturale d'un pays, c'est se lancer dans une recherche historique, faire une enquête sur les sources historiques objectives qui puissent nous offrir une vue d'ensemble et une lecture effective des faits. A notre avis, c'est pratiquement impossible. Sans faire un historique précis et approfondi, il est difficile d'évaluer les cotes culturelles, leurs origines, l'évolution des formes et l'aspect architectural. En effet, nous ne pouvons pour le moment expliquer l'évolution architecturale, si ce n'est qu'elle est le reflet des structures de la société. Notre pays a été mal jugé, et continue de l'être, car on ignore son essence même. Il y a presque cent ans, K. Marx reconnaissait déjà que « peut-être aucun pays d'Europe — exception faite de la Turquie — n'est aussi peu connu et aussi mal jugé que l'Espagne ». Il ajoutait que les historiens « au lieu de considérer la force et les ressources de ces peuples sur le plan de leur organisation provinciale et locale, ont bu aux sources de l'histoire de leur capitale ». Ces considéra-

tions sont toujours rigoureusement valables de nos jours. Il faudra rechercher une image de notre Réalité Nationale, de notre esprit national, non pas comme une constante historique mais comme une variable temporaire, substratum qui a peu de choses à voir avec l'assertion « l'Espagne est différente ! » Notre pays n'est pas une nation politiquement homogène : il est régi depuis de nombreux siècles par une politique de centralisation qui manque de dynamisme industriel et de souplesse commerciale. Cette politique a été incapable de nantir le pays d'une structure permettant une organisation économique cohérente. Ceci explique les mouvements régionaux qui ont dénoncé à l'évidence la présence autoritaire de cette centralisation qui réduit non seulement les manifestations de culture régionale mais aussi les schémas économiques. Les frontières géographiques de notre pays sont très claires et beaucoup plus précises que les délimitations administratives. Il faut signaler comment les historiens qui aiment le plus l'Espagne ont délimité des zones d'influence idéologique dans le ca-



dre géographique. Au sud et à l'est un séparatisme, comme le séparatisme catalan, naissait dans les classes moyennes et, chez les ouvriers de l'industrie et de l'agriculture surgissait un syndicalisme anarchiste.

En Castille, vaste plateau se trouvant à 600 m au-dessus du niveau de la mer, ont apparu un autoritarisme à nuance « conservatrice et catholique » basé sur la possession des terres, et un marxisme aussi autoritaire, basé sur la misère des terres. Dans le nord, naissaient les mouvements fédéralistes marqués par une doctrine ultracatholique à tendance agraire.

Dans notre pays, la rupture entre les deux Espagnes, l'Espagne officielle et l'Espagne réelle, nous a conduits à l'indifférence vis-à-vis de la chose commune, à une scission d'avec la « tradition véritable ». L'Espagne a négligé son authentique passé historique car on ne lui a jamais appris l'histoire d'une façon cohérente. Il semble qu'en Espagne, l'histoire ait été rédigée par les vainqueurs et que leur récit avait pour but de confondre les vaincus et de les plonger dans l'igno-

rance. A chaque période de triomphe, une prise de conscience dogmatique se déclenche et rassemble ce qu'il y a de plus superficiel, de plus éphémère et anecdotique dans les faits qui constituent la chose commune.

Notre décadence, a écrit un jeune historien espagnol contemporain, « a consisté précisément dans le fait que nous avons tourné le dos à notre tradition authentique et unique, que nous avons renié notre passé dans ce qu'il a de meilleur et de plus humain, que nous nous sommes étendus exagérément sur quelques aspects assez peu reluisants de notre passé. En réalité, cette décadence a deux aspects bien distincts : d'une part une ankylose et une fossilisation de nos institutions qui ont survécu en étouffant toute nouvelle orientation, et, d'autre part, une falsification de la prise de conscience de ce même passé par les individus. Il s'agit dans le premier cas d'un fait réel, indépendant de la conscience des individus, en particulier ; dans le second cas, il s'agit d'une activité réelle de la classe sociale qui donnait le ton : c'est l'activité réelle destinée à représenter une image du passé qui serve d'appui à son immobilisme culturel et social ».

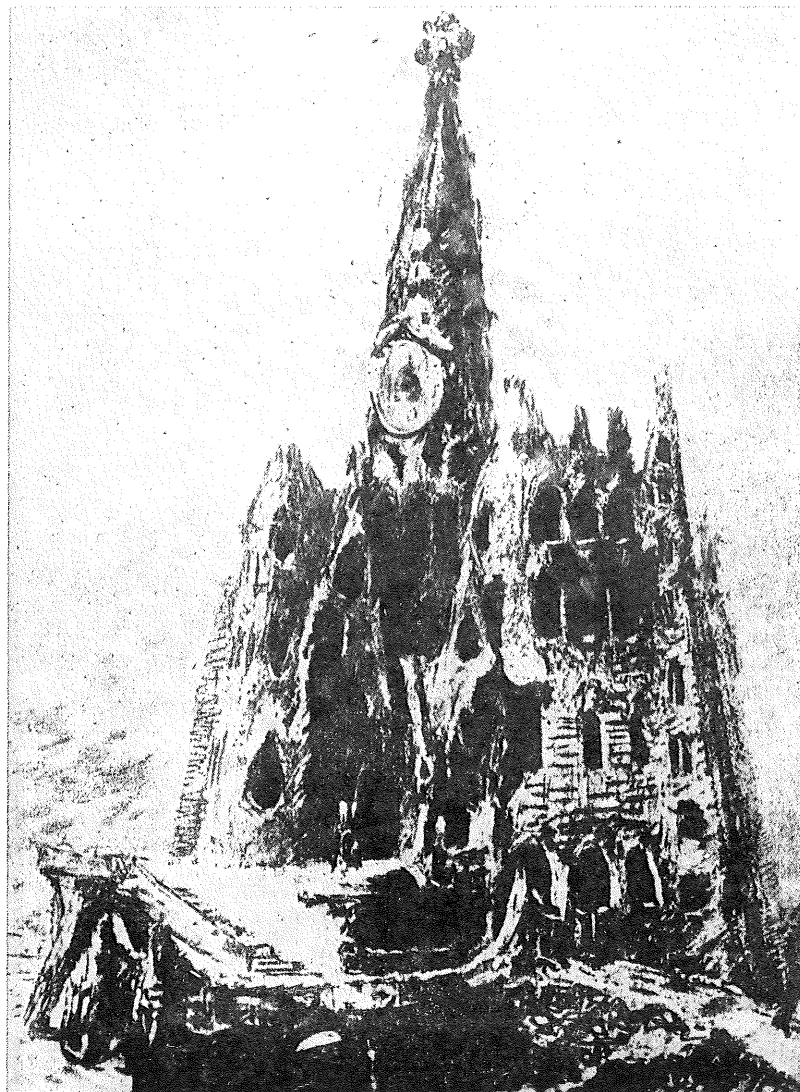
#### La tradition clandestine.

Dans le cadre de la culture architecturale, surtout lors des événements les plus proches du « mou-



vement moderne » notre pays a toujours évolué alternativement entre deux courants. L'un, essentiellement européen, essayait de rendre cette culture plus dynamique parallèlement aux autres activités de la pensée nationale. L'autre tentait de reconquérir « l'authentique tradition » qui palpitait dans cette Espagne clandestine qui n'a jamais eu d'option sur la légitimité qui constituait, et qui constitue toujours, la véritable réalité de notre pays.

Une tradition clandestine se frayait passage, en face des courants européens des intellectuels et une influence, qui restait confuse sous bien des aspects, présentait néanmoins des images de modernisme et de progrès. C'est ainsi que nous expliquons les aspects, même les



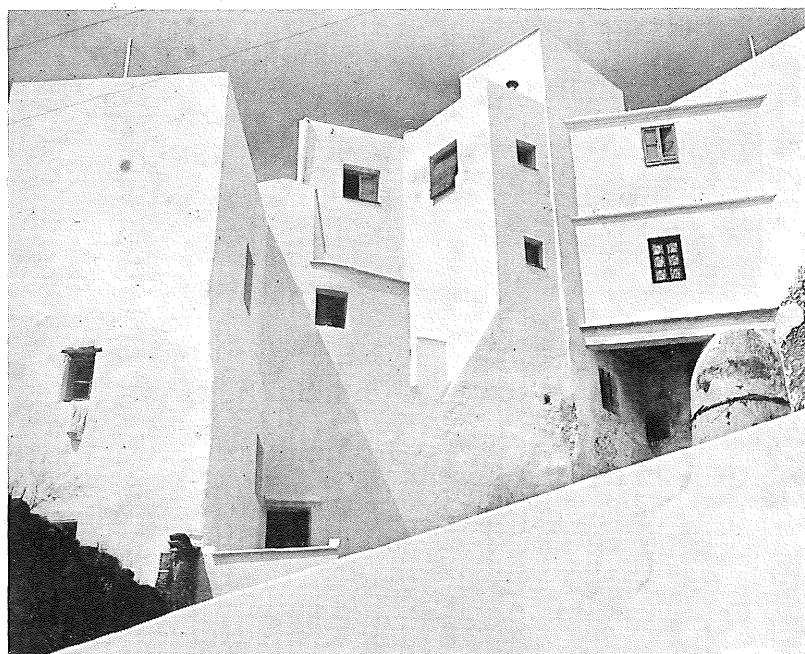
plus positifs, du rationalisme espagnol des années 30, et le groupe promoteur de ses intellectuels et de ses architectes qui, autour du GATEPAC, ont exprimé, à partir de la Catalogne, l'apport le plus précieux de tout le rationalisme espagnol. Ce confusionnisme peut comprendre le courant rigoureux qui annonça le courant « populiste », qui présente un grand intérêt national et qui retrouve l'authentique tradition, appuyée, soutenue et diffusée par la génération de 98 dans ses thèses les plus idéologiques. En architecture, il déboucha, surtout à Madrid, sur une architecture traditionnelle, acceptant dans son vocabulaire beaucoup de nouvelles images que lui offrait le rationalisme élaboré en Espagne.

Mais ces groupes d'architectes soutenant sur le front commun de la culture une lutte aussi décisive que celle que menaient les hommes à la pensée la plus progressiste, n'étaient que des « minorités culturelles » qui, malgré tous leurs efforts, restaient retranchées de la réalité du peuple. La vie intellectuelle et affective de ces minorités était alors, comme elle l'est toujours, retranchée du « background » culturel du peuple. Son influence se

De haut en bas et de gauche à droite :

Plateau de Castille : terre de labour et végétation centenaire, province de Salamanque ; ensemble rural de Puerto de Tornavacas, province de Avila. Château de Coca, Ségovie. Habitations populaires San Juan Guipuzcoa. Iconographie populaire en Pyrénées Catalanes, Alins-Lerida. Croquis pour la Sagrada Familia, Antonio Gaudi.





Madrid, Parc du Retiro, Ensemble d'habitations populaires à Ibiza.

limite à ses groupements plus ou moins précis et son influence réelle ne saurait avoir d'autre champ d'action. Peut-être existe-t-il un pont quelconque entre le substratum culturel à base populaire et les « élites » culturelles. Nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'une particularité de notre pays, mais il est certain qu'en Espagne les niveaux de culture sont assez divers et la difficulté de communiquer entre eux crée une différence de potentiel connotatif, lourde de conséquence. Essayer d'offrir, du haut des piédestaux de la culture aristocratique, les raffinements exquis de la Complexité que nous cite un Venturi, la métaphysique spatiale de Kahn, l'inconographie abstraite de C. Alexander, les Happenings qui meublent notre oisiveté agressive, l'Architectural Design ou les idées vagues et commercialisées d'une nombreuse presse technique, sont des options destinées à des improvisations dramatiques ou à une inefficacité et à une stérilité sans bornes.

C'est un cycle qui peut être détecté

historiquement et très exactement dans notre pays : les « minorités culturelles » favorisent une influence confuse, alternative entre la recherche d'un traditionalisme incarné dans la base populaire et une introduction des courants universels de la pensée fondamentale européenne. Il est possible que de nos jours, où certains aspects de la culture se transforment en consommation, ces jugements aient besoin d'être nuancés. Mais cette progression dialectique entre culture établie sur une base éminemment officielle, tradition authentique et assimilation et diffusion des sources de la pensée, n'offre pas pour le moment dans notre pays de structuration logique. Cette situation diachronique dans le domaine de la culture architecturale présente des distorsions qui peuvent être évaluées d'une manière très précise dans les apports effectués par l'architecte et dans les résultats du processus de construction qui a été mené à bien en Espagne pendant les trente dernières années.

La possibilité de traduire en termes d'architecture le programme du régime qui l'avait emporté pendant la guerre civile de 1936-1939 devait dépendre de motifs formels mimétiques, faciles à assimiler et à base essentiellement idéaliste. La superstructure du régime qui débutait son activité dans l'« Espagne de quarante » avait besoin d'images architecturales d'une connotation facile avec son programme politique. Sa ressemblance avec le Nationalisme Impérialisme des Rois Catholiques favorisait une multitude de formes que la Maison d'Autriche avait importées, déjà épurées, d'Europe Centrale à l'époque de notre grand empire.

L'épique de l'empire à nuance Herrérienne, ainsi nommée parce que Juan de Herrera avait été l'architecte qui traça, de la manière la plus décisive, les plans de l'énorme édifice du Monastère de l'Escorial, devait être à l'origine d'influences décisives pour l'orientation de toute la reconstruction nationale. Le nationalisme d'avant-guerre avait disparu, le GATEPAC et les architectes rationalistes qui avaient survécu à la guerre civile abandonnèrent leur idéologie rationaliste et gaspillèrent leurs dernières forces afin de pouvoir subsister. L'Escorial devait être le symbole le plus parfait et le modèle de forme construite où le Réalisme, l'Épique, le Pouvoir, la Tradition, l'Ordre seraient réunis dans un seul processus. Il n'y avait aucune option pour un autre processus.

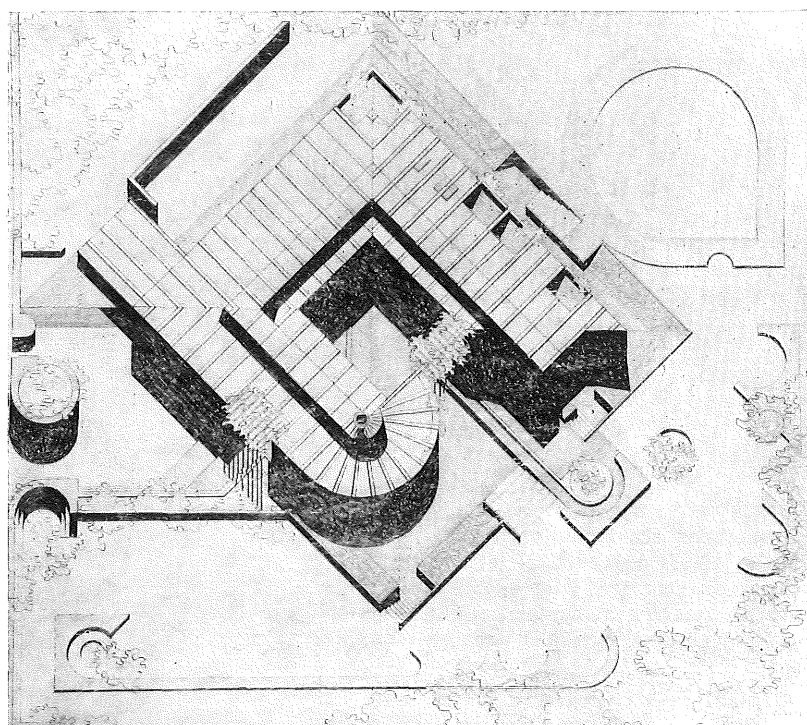
Il suffit d'analyser les textes de l'époque ; dans le n° de juin 1949 de la Revue Nationale d'Architecture, l'architecte J. de Zavala écrit dans un article intitulé « L'idée, point déterminant de l'Architecture » :

« ... L'Escorial, symbole d'un grand

secteur de la vie politique espagnole, trouve sa correspondance exacte en architecture, et les formes de ce monastère orientent et dominent beaucoup des constructions les plus importantes et les mieux étudiées qui ont été exécutées dernièrement ».

Plus loin, et se référant à l'architecture moderne qui était réalisée en Espagne aux environs des années trente, il écrit : « ... son modernisme était à la mode et ses replâtrages tombés semblent être le symbole de l'échec de sa présentation... C'est pourquoi ces constructions, si elles n'étaient pas réussies, représentaient ses possibilités qui se seraient peut être développées ultérieurement dans d'autres constructions plus heureuses, à condition que le développement de notre architecture ne soit pas inévitablement lié à la nouvelle attitude politique et spirituelle adoptée en Espagne vis-à-vis des tendances idéologiques étrangères ».

La nouvelle position idéologique et politique se débattait déjà au début dans des tensions à la base : les résultats architecturaux de la décennie 1940-1950, ainsi que leur développement ultérieur, devaient en être les fidèles images. La classe sociale, qui détenait les moyens de production, essayait d'instaurer l'ordre qui avait marqué la période impérialiste espagnole, essentiellement conservatrice. Cette orientation entraînait en conflit, même dans cette phase d'activité idéologique, avec les propositions des secteurs réactionnaires, car les hypothèses qu'elles tentaient d'établir étaient celles d'un ordre social d'une époque précédente qui aurait pu leur faire récupérer l'hégémonie politique et économique. Les forces qui se manifestaient comme des « idéologies du moment », tels les facismes eu-

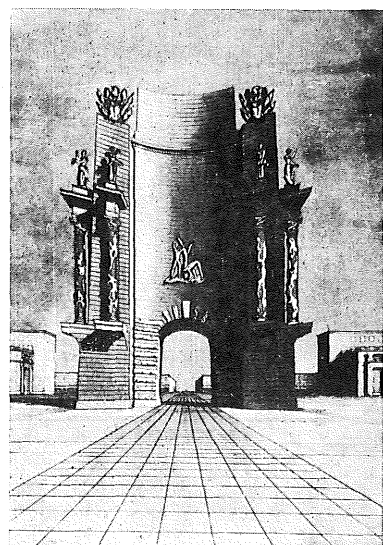
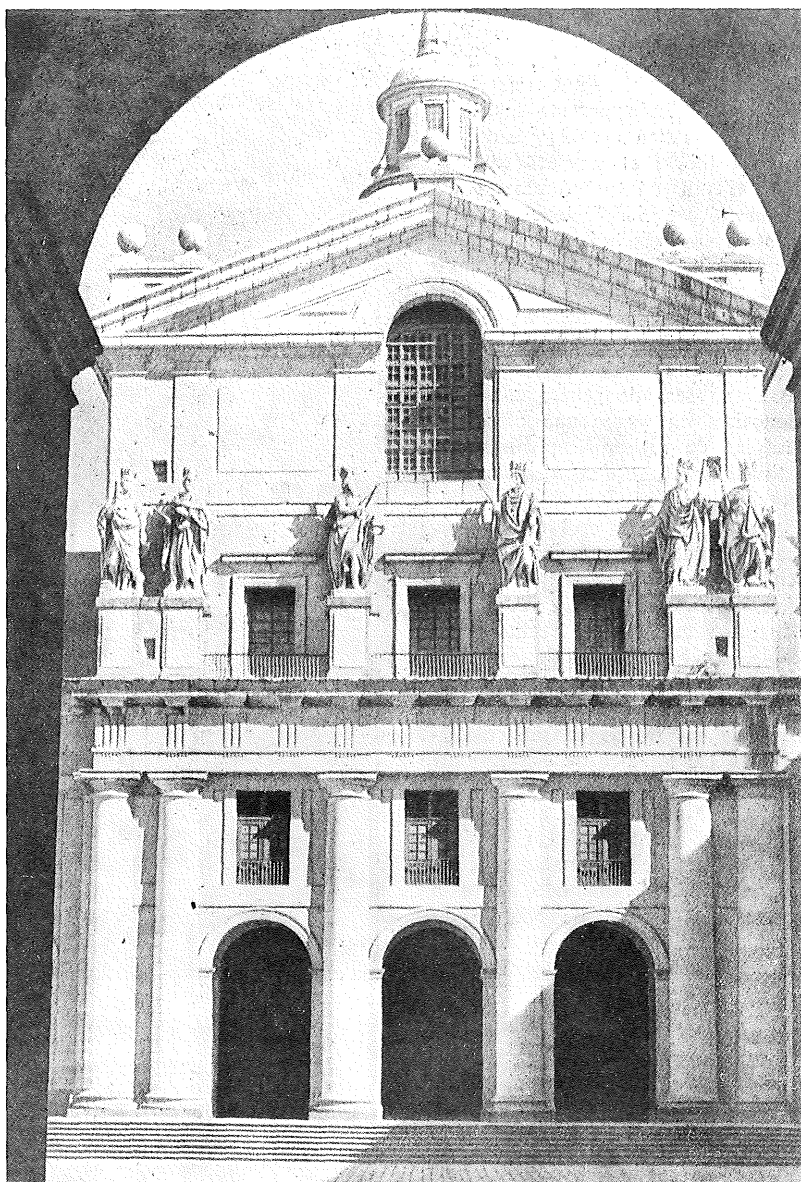


ropéens, venaient supplanter cette tendance : elles proclamaient leur idéal de conquêtes sociales sans modifier toutefois les moyens de production et leurs sources. La première phase de cette lutte devait marquer trois courants d'expression pendant cette décennie :

Le Nationalisme qui essayait de représenter idéologiquement la classe conservatrice et qui avait recours au style impérial de la Maison d'Autriche, de composition néo-classique, s'exprimant grâce à un langage ornemental sobre, spécialement hiérarchique et qui devait atteindre sa dimension la plus exacte dans le NEO-HERRERISME NATIONAL.

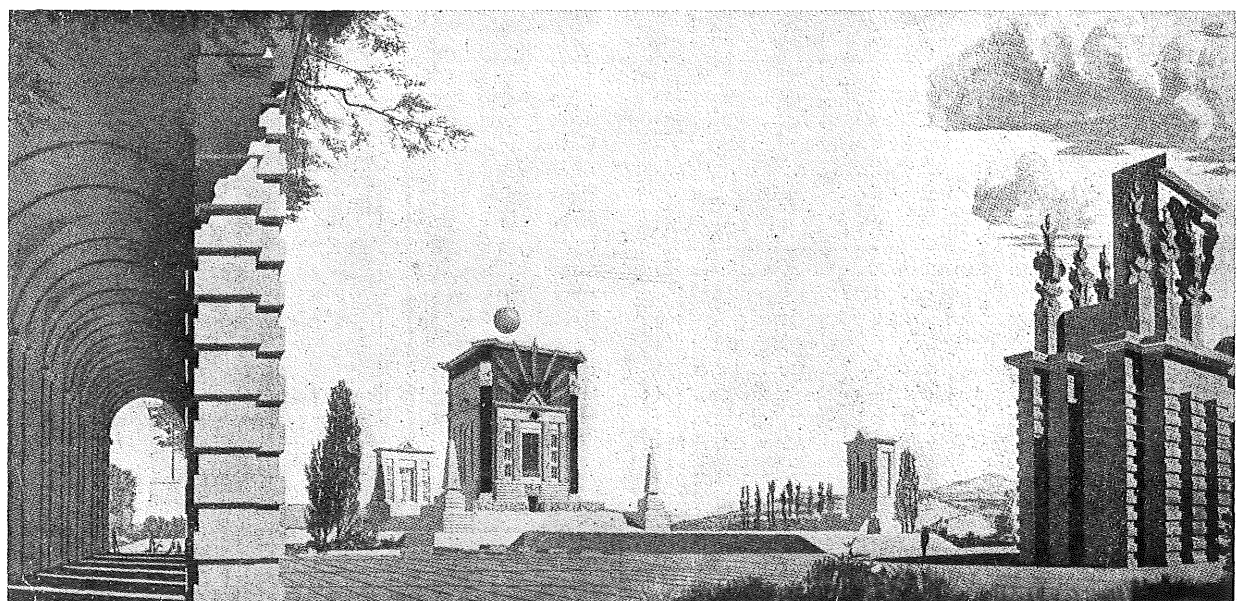
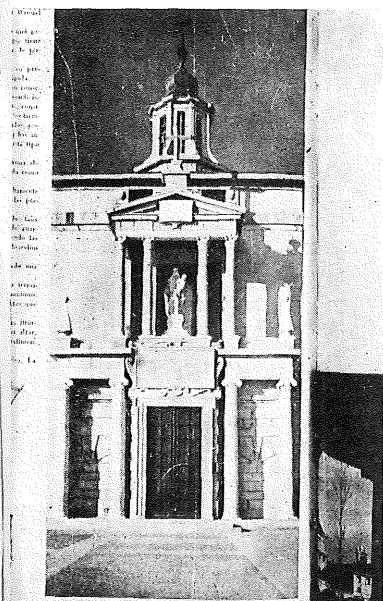
« La fausse tradition » et le mécanisme de son adoption étaient représentés par les forces réactionnaires qui devaient donner lieu à un courant adoptant les formes d'architectures anonymes. Ces propositions populaires devaient avoir dans « les élites culturelles » d'un petit groupes d'architectes, d'heureux échos très visibles dans les habitations individuelles. Leur langage caractérisé par une nette ressemblance avec les architectures méditerranéennes anonymes et les architectures populaires de la « meseta » où un nationalisme traditionnel et fonctionnel, allié à une grande adresse constructive, caractérisait les solutions anonymes proposées. Celles-ci s'apparentaient harmonieusement à la « forme populaire » recherchée que l'on essayait alors de réaliser en Europe et en Amérique. La rencontre avec les ARCHITECTES ANONYMES ou POPULAIRES mènerait vers un courant rationaliste amorcé par les minorités d'architectes de la seconde génération.

Le lien avec la culture européenne qui avait mis en évidence les desseins du premier rationalisme espagnol et, plus encore la poétique rationaliste du GATEPAC avaient obtenu peu de résultats. Cela était dû au temps relativement court et au manque de coordination avec la bourgeoisie industrielle catalane qui préférait les offres du « Moder-



nisme », forme culturelle qui répondait d'une manière plus précise aux aspirations bourgeoises. Les forces de base qui agissaient sur les idéologies du moment, les « fascismes européens » donnèrent lieu à un NEO-RATIONALISME assez vague dans ses premières manifestations de la décennie de quarante, mais confirmée par les minorités culturelles dans les premières années de la décennie 1950-60.

Monument à la Réforme, F. Cabrero et F. Aburto (1943). Université de Zamora, L. et R. Moya (1954). Monastère de l'Escorial, accès à la Basilique. Monument à la Réforme. Institut d'Agronomie, Madrid, Azpiroz (1953). Monument à la victoire, Moya et Aviada (1938).





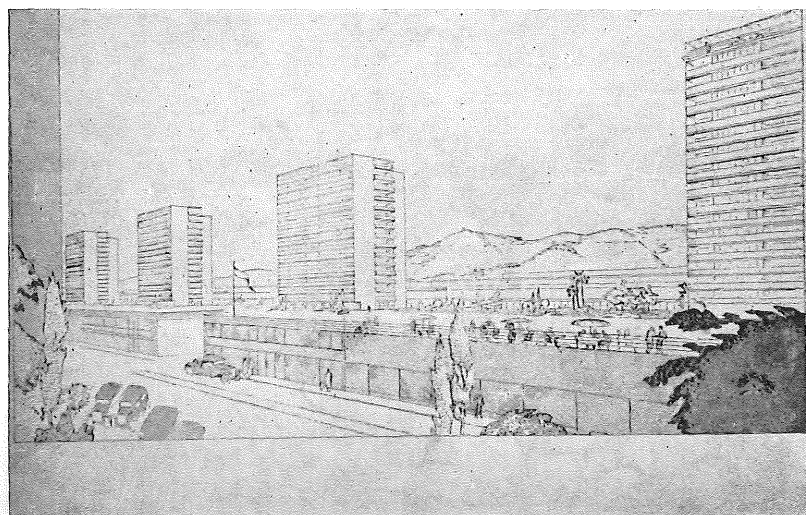
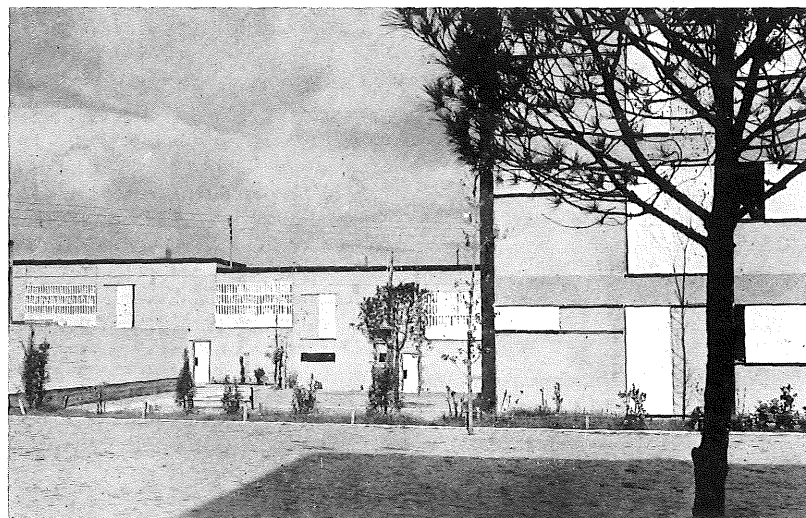
Les idéaux néo-classiques qui favorisèrent les courants du pré-nazisme en Allemagne, avec des architectes tels que Sinkel, précurseur d'Albert Speer, l'architecte le plus typique du nazisme ou la diffusion des formes proposées par la Rome impériale, code des formes du premier Piacentini en Italie, avaient favorisé en Espagne un courant d'acceptation des formes, idéologiquement soutenu par les courants conservateurs et, en partie, par les premières manifestations d'idéologie fasciste. Ce courant a agi, à l'origine, comme un fixatif du nouveau régime. Il présentait une grande valeur sociologique car il correspondait partiellement à une sorte de compréhension du peuple espagnol, car on ne peut saisir une action si elle n'est pas épaulée par un substratum idéologique.

Mais, une fois surmontés les premiers obstacles de la reconstruction, cette situation changeait et un aspect rationnel se faisait jour aux environs des années cinquante. En juin 1949, la R.N.A., organe consacré à l'architecture, jetait les bases du Plan National d'Urbanisme. Pour la première fois, on essayait de définir la situation nationale sur le plan de l'urbanisme. Le programme était conçu compte tenu de l'accroissement économique, de l'augmentation de la production et des moyens de transport. Des programmes étaient présentés en vue des :

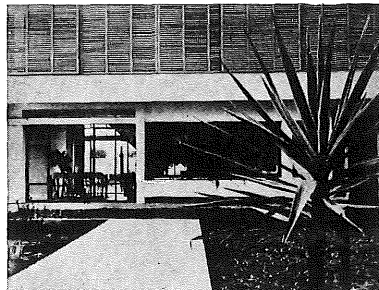
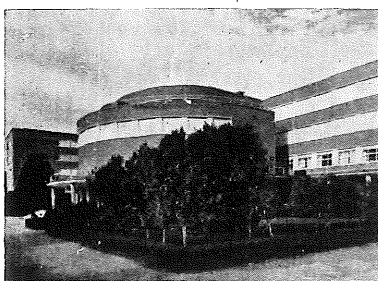
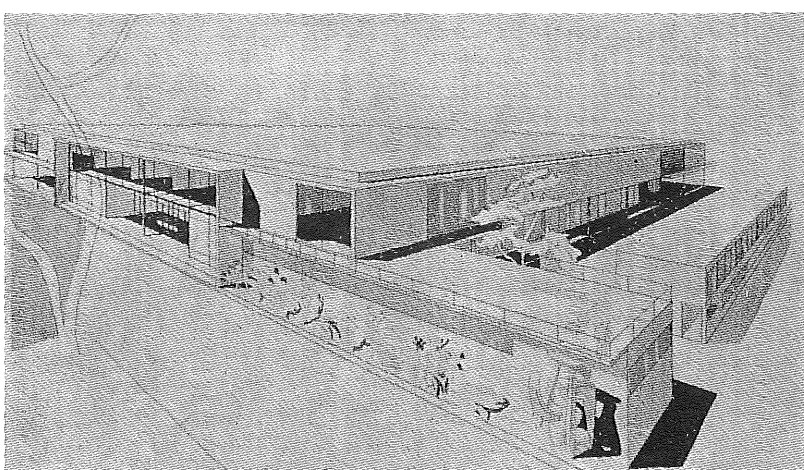
Plans Nationaux de Colonisation,

de Reboisement forestier, des Mines et de l'Industrie, des Travaux Publics, des Aéroports, de la Défense. Etaient réalisées des études sur l'interprétation du sol, sur une programmation présentant une logique rationnelle apparente mais, en réalité, sans lien avec la réalité sociale, politique et surtout économique. C'était un programme placé à un niveau idéologique par les mentors fascistes qui, bien que peu nombreux, agissaient sur la base conservatrice et réactionnaire qui n'admettait pas la validité d'une planification, même si elle avait été idéaliste. Les minorités d'architectes de la seconde génération, commençaient en marge une offensive, essayant de réviser la poétique du rationalisme européen alors en vigueur.

Manquant de base critique, d'information valable, de possibilités cohérentes d'action, cette minorité s'engageait sur le chemin de l'exil, dans les limites de la réalité espagnole, car ces travaux s'effectuaient en marge d'une demande sociale, protégés par une série de publications qu'essayait de consolider l'architecte De Miguel de l'organe de diffusion de l'Ordre des Architectes de Madrid, ou de publications isolées de Barcelone. On répétait d'une manière dramatique cette phrase de J.D. Fullaondo que l'on relève dans une étude critique du premier rationalisme : « ... Nos introductions rationalistes sont réel-







lement pathétiques. La conscience moderne doit s'introduire subrepticement dans une accablante série d'expédients et seulement à moitié dans les ambiguïtés de la volonté de compromis entre la marée internationale et le pléonasme académique ».

Cependant, ces minorités culturelles auraient été utilisées sur le plan de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, de la poésie et de la littérature, comme des pousses « d'avant-garde authentique », quand notre pays commençait à s'ouvrir sur l'Europe. C'est dans cette rencontre avec l'Europe d'après-guerre que ces groupes minoritaires devaient aborder le problème d'introduire les processus du savoir et les courants les plus particuliers à l'Europe des années cinquante. La



phase du second rationalisme se limiterait à offrir un vocabulaire que devrait acquérir la grande architecture de consommation au stade du Développement économique, d'abord avec des capitaux restreints à caractère agricole marqué et ensuite avec des capitaux concentrés en groupes qui feraient passer les mécanismes précis du dessin architectural au plan d'urbanisme. Mais les architectes initiateurs et divulgateurs du second rationalisme n'ont jamais été les protagonistes de la réalité nationale, pas même ceux qui ont vu avec sympathie les projets idéologiques du nouveau régime.

*Remodélisation d'un quartier de Barcelone, Gatepac (1930). Immeuble Capitol, Madrid, Feuchi et Eced (1933). Hôtel Gaylord, Madrid, L. Blanco Soler et Rafael Bergamin (1931). Ensemble d'habitations Cano Roto, Vasquez de Castro, Imiguez Onzono (1959). Faculté de philosophie, Madrid (1931-1935), Augustin Aguirre Habitation sur la Costa Brava (1955).*

### A la recherche de l'urbanisme.

L'obligation d'absorber les phénomènes de migration intérieure, les changements qu'il faudrait introduire dans le capital espagnol, basé essentiellement sur les rentes pour le transformer, bien malgré lui, en un capital plus compétitif, en créant des industries avec un marché réduit et médiocre, l'incapacité de pouvoir absorber à partir de paramètres architecturaux les nouvelles demandes orienteraient obligatoirement les architectes vers la recherche de l'urbanisme en tant que solution aux problèmes de planification. C'est peut-être dans l'urbanisme que l'on peut observer le plus rigoureusement le binôme Forme-Capital dans lequel les idéologies primaires contrôlent le développe-

ment en fonction des forces économiques qui conditionnent toute planification réalisable.

Dans les projets de notre urbanisme d'après-guerre, selon un phénomène qui existe avec quelques variantes mais sous des caractéristiques analogues dans d'autres pays, on peut noter trois grandes divisions typologiques différentes : l'une est comprise dans ce que nous pourrions appeler URBANISTIQUE DE L'ARCHITECTURE l'autre URBANISTIQUE-PLANNING et la troisième URBANISTIQUE TECHNOLOGIQUE ADMINISTRATIVE. Dans la première — URBANISTIQUE DE L'ARCHITECTURE — la gestion sociale et politique de l'urbanisme était réalisée en trans-

férant des paramètres fonctionnels très conformes à l'idéologie du mouvement moderne architecture. La planification fonctionnelle se présentait comme un succédané des typologies formelles importées dont la réalité, très différente de la nôtre, ne permettait pas qu'elles soient absorbées par notre situation politique, économique et culturelle, modèles de schémas rationalistes européens, difficilement acceptables par un urbanisme d'origine patrimoniale privée ou d'un urbanisme d'état marqué par un contrôle protectionniste et paternaliste.

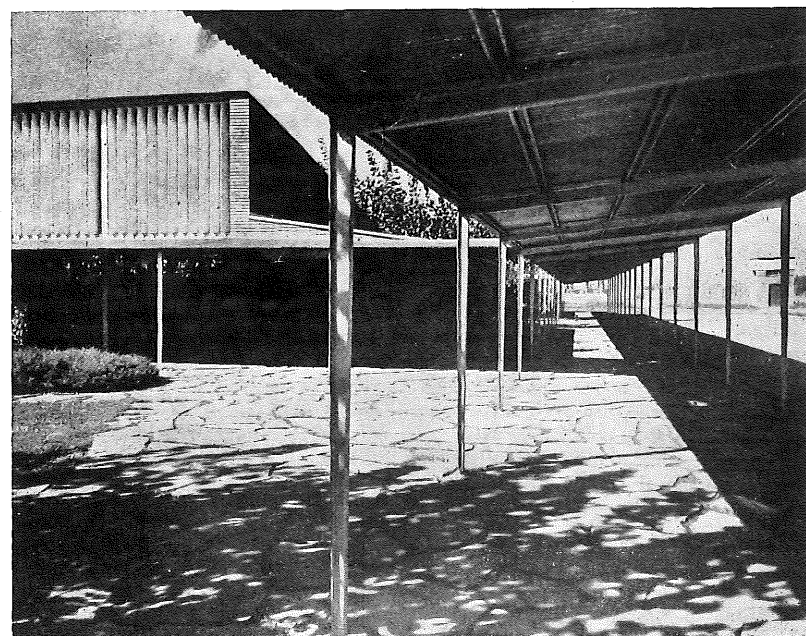
L'URBANISTIQUE - PLANNING rendait dynamique un urbanisme apparemment plus rigoureux dans lequel l'architecte et l'urbaniste était investis de la responsabilité de la synthèse, mais uniquement d'une responsabilité de programme et de formes. En effet, leurs modèles n'avaient même pas la possibilité d'être introduits à titre dialectique dans le processus de construction de la réalité urbaine. Cet urbanisme à ses débuts essayait de jouer un rôle idéologique, paralysé par les mécanismes mêmes du système,

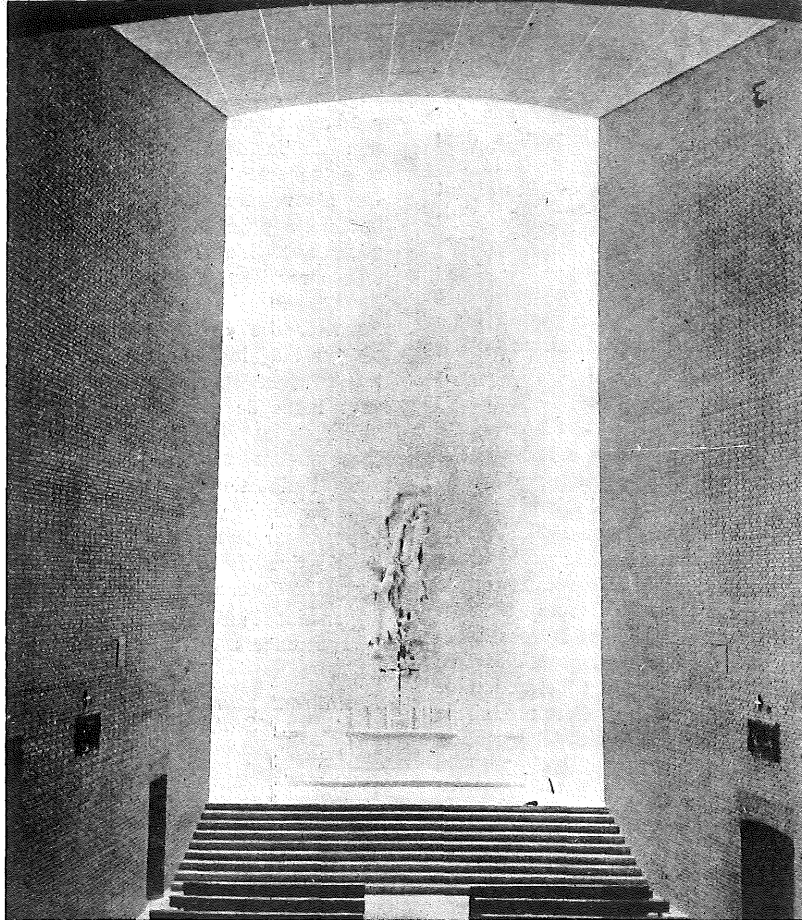
comme fut paralysée l'action des municipalités en tant que contrôleuses du PLANNING.

Le troisième aspect s'est fait jour pendant les années de la libéralisation de la dévaluation 1950-1960 et, actuellement, il s'agit d'un processus d'ouverture pro-européen, avec une nette prise de conscience technocratique. L'assimilation des petites entreprises aux grands ensembles monopolisateurs continuera à favoriser des « standards », projetés par l'idéologie néo-libérale, semblables aux standards des années 65 : Plans de concurrence, de planification et plans à caractère essentiellement capitaliste pour lesquels l'utilisation des contradictions de base crée un type de modèles imposés sur le marché, sans contrôles de qualité, de quantité et sans procédés de construction.

Cependant l'incorporation de capitaux étrangers dans les entreprises

*Restaurant pour une fabrique d'automobiles. Seat, Barcelone, Ortiz Echague, Barbero et Joya (1958). Habitations à Barcelone, Bohigas et Martorell (1959).*





nationales et la propre expansion du capital national rendu plus dynamique et entreprenant par la concurrence inévitable, favorisera dans l'avenir des modèles que nous pourrions appeler *SYSTEMES CROISSANTS*, soutenus par le capital de l'état qui devra continuer à être protectionniste. Mais une initiative privée formant Trust et des grandes entreprises aborderont ces problèmes qui, bien que réduits, sont toujours en évidence dans la planification nationale. Il faudra aborder la demeure à partir d'une typologie des « Standards », à partir de prototypes sériés, de Normalisation et Standardisation, processus d'organisation et de production qui pénètre entièrement un domaine aux apparences douteuses, ce que l'on a appelé « Le terrorisme anonyme du

milieu ambiant ».

La proposition de choix d'une économie libératrice, comme elle semble se dégager de certains plans politiques, devra affronter un capitalisme centraliste, difficile à extirper. L'absentéisme capitaliste nécessitera des stimulants réels et renouvelés afin de promouvoir ses intérêts.

Quel rôle peut jouer le Plan d'Urbanisme dans ce processus de systématisation économique ? Au début des travaux de planification, ce sont les architectes qui ont été appelés à régulariser ces missions politiques et économiques, à partir de leurs schémas et de leurs formes. Bientôt s'est fait sentir la nécessité de concevoir l'urbanisme dans ses rapports avec les autres disciplines et l'arrivée des économistes a balayé de

la scène les urbanistes amateurs. A part cela, rien n'a changé : le territoire est miné par la spéculation, comme s'il s'agissait là d'un principe universel. L'arrivée des analystes de la réalité urbaine et, plus précisément des sociologues avec leur charge de magie aussi idyllique que les formes proposées par les architectes, justifie n'importe quelle tendance, à condition qu'elle entre dans le cadre des dogmes sociologiques. Une préparation culturelle hâtive fait de « la donnée » une nouveauté de la simple analyse un travail sensationnel à portée illimitée. Les équipes de travail sont un simulacre bien plus qu'une réalité ; néanmoins, il se fait actuellement une critique d'ensemble et des études assez sérieuses sont amorcées qui favoriseront, sans aucun doute, l'approche du plan d'urbanisme, du moins théoriquement. Il est possible qu'elles puissent être aussi valables que les projets culturels des minorités sur le plan architectural. Pour le moment, on note une inadaptation presque totale à la réalité : elles ne sont valables que sur le plan technocratique c'est-à-dire à partir de cette politique qui conduit à maintenir le « statu quo social » actuel, la croissance économique sans modification des structures sociales.

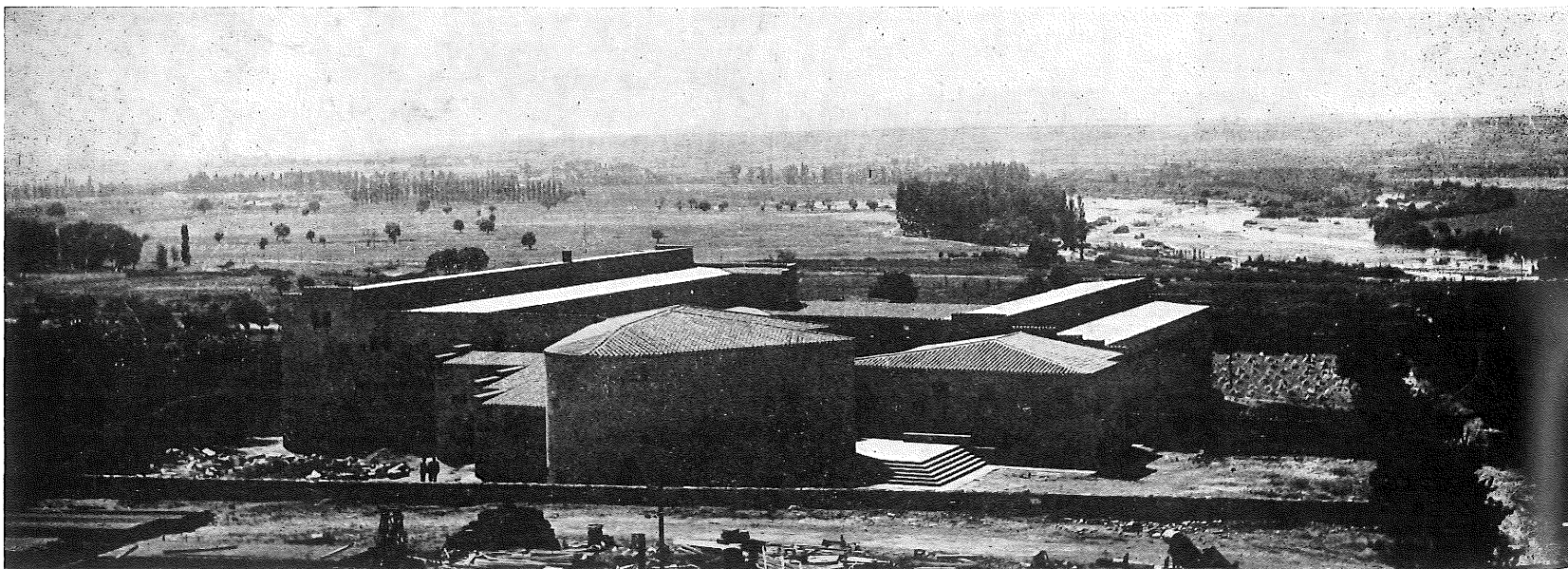
### Le réalisme des années cinquante.

Vers les années cinquante est né dans notre pays un courant de non-conformisme culturel. Du haut du piédestal de la pure esthétique sont apparus les premiers « cris abstraits », le réalisme social de nos meilleurs illustrateurs, un cinéma et une littérature qui étalaient un contenu d'accusation de la société, accusation qui est permise à partir de certains paramètres esthétiques. L'architecture ne devait pas être en dehors de ce mouvement, bien que la protestation contre une réalité qu'il faut traduire sous forme de plans, et construire, puisse rester à l'état de « croquis ». C'est peut-être la forme la plus concrète de son destin. En ce qui concerne les architectes de cette décennie, leurs travaux n'ont pas dépassé le stade des projets et maquettes qui fleurissaient à la moindre occasion et à tout propos.

Le « réalisme » qui se faisait jour vers les années cinquante, était un réalisme qui prétendait connaître la réalité et la transformer. La critique débutait, d'une manière sporadique et diffuse, grâce à des mécanismes d'interprétation qui précéderent certaines bases structuralistes du « métalangage », un véritable code pour initiés montrait la rencontre avec ces groupes. Les architectes de l'« élite culturelle », un nombre très réduit de professions

qui, à partir de Madrid et de Barcelone essayaient de convertir par leurs écrits, conférences, projets, tous les catéchumènes possibles qui paraissaient favorables à leur mission. Le régionalisme, les courants de l'Empirisme Nordique, les thèses organiques, les Projets brutalistes, le Structuralisme Mécanique, les Revivals étaient les thèses soutenues ardemment et passionnément pendant cette décennie.

Les idoles, importées de fraîche date, leurs théories, leurs écrits, leurs œuvres devenaient des mythes mais l'on passait du mythe à l'immolation sans solution de continuité ; toute une série d'épigones furetait les fonds culturels de l'époque. La culture officiellement admise était sans avenir. Dès lors (a précisé M. Vasquez Montalban, dans des notes sur le néo-capitalisme), les réalistes formaient l'avant-garde esthétique qui, par son existence même, constitue une avant-garde politique mais, de surcroît, ils modèlent une avant-garde politique qui préconise une avant-garde esthétique. Peut-être le credo culturel de l'époque est-il la valeur la plus positive de ces minorités, la tragédie de leur lutte, l'expression qui donne corps à la véritable réalité. Quelques aspects de ce credo se sont transformés en dogme. Les jeunes générations rejettent cette situation dogmatique à

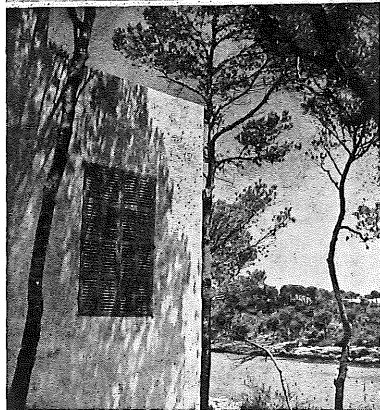
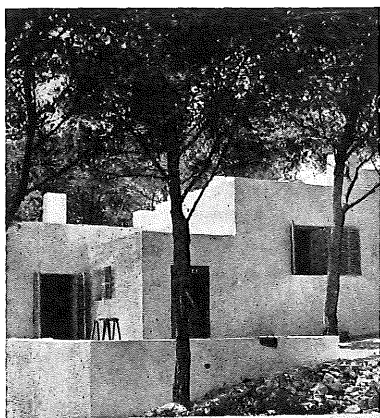




tel point que les contestations les plus agressives sont formulées sans la moindre objectivité. En particulier, elles refusent de voir ce que signifie cette période dans le processus de culture architecturale de notre pays.

Ces minorités ont importé, implanté, découvert les sources les plus typiques du mouvement moderne, ses origines les plus claires, sa mission, l'idéologie la plus progressive et les valeurs les plus autochtones d'une culture universelle négligée, ignorée et souvent interdite par un « establishment » culturellement réactionnaire. Cependant, il est certain que l'architecture dans son ensemble, par le caractère très libéral et bourgeois des membres qui en fixent les statuts, a été l'œuvre d'une petite minorité. Cette œuvre n'a pas eu la diffusion et l'importance voulues en raison, notamment, de son individualisme précaire, instauré dans le climat de névrose et de conflit collectif que nous subissons.

En raison de ses faibles possibilités d'expérimentation, les recherches et trouvailles, les interpolations spatiales et formelles se sont vite transformées en rhétorique et, dans le meilleur cas, en maniérisme. C'est un phénomène qui se répète dans les processus culturels où la capacité créatrice vit en marge de la réalité et où il n'est pas souhaité de créer un nouveau processus culturel qui semble superflu. Les « intermédiaires » sont les véritables protagonistes de ce drame.



### Expérimentalisme et cosmopolitisme pro-européen.

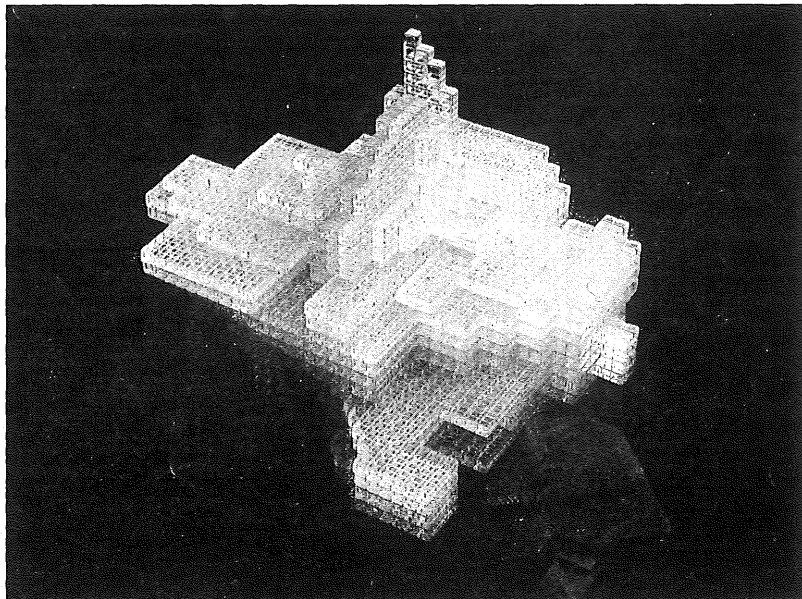
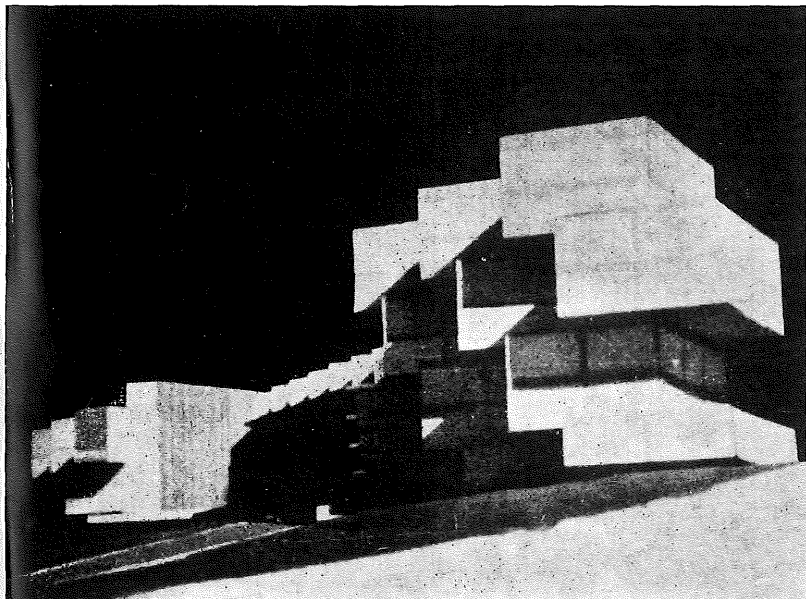
Sans aucun doute, les premières années de la décennie soixante allaient rendre les situations définitives, en raison de l'escalade qu'allait faire le pays vers une structuration plus industrialisée. Les difficultés que présente tout processus de développement devraient être plus accusées dans une situation comme celle de notre pays qui n'a pas dépassé les étapes historiques de base pour s'intégrer convenablement au développement. L'ensemble de ce processus a supposé une rupture dont on ne connaît pas encore l'ampleur des conséquences. Celles-ci sont en partie estompées par l'idéologie de consommation ». Dans des sociétés de transition, ce sont des facteurs déterminants. De graves distorsions se produisent entre Structure et Forme, annulant le processus dialectique entre les facteurs de changement, en face des valeurs immuables.

L'architecte Claude Parent notait

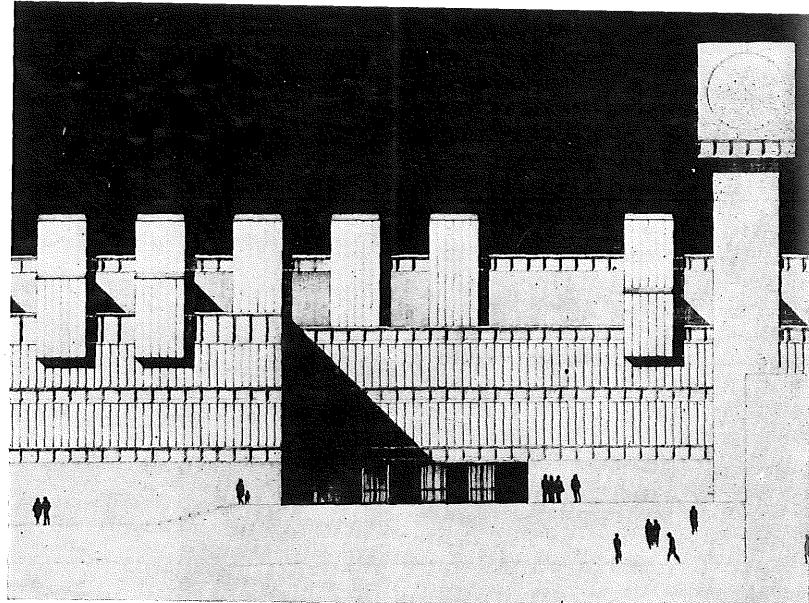
fort justement, dans un récent article paru dans « Esprit », que l'« interprétation » des demandes de la population, « matière brute » que le pouvoir doit savoir interpréter, se trouve entre les mains de quelques « médiateurs » chargés de réaliser les opérations de synthèse. D'après Parent, la décision de ces « hommes de synthèse » est aussi importante que le processus même de création. « Or l'imagination créatrice n'a jamais été dans la vocation spécifique du médiateur ». C'est là le danger et, dans notre pays, on peut en constater l'évidence car il y a de graves lacunes dans l'histoire, des processus sociologiques non réalisés situations rêvées pour le développement d'une « Culture des Succédanés ». Du point de vue de l'architecture et surtout de l'urbanisme, nous partageons la thèse de Parent : « Ceci révèle le danger inéluctable d'un système qui met dans les mains



*Eglise des Dominicains à Valladolid, M. Fisac. Couvent à Salamanque, A.F. Alba (1963). Collège Saint-Thomas-d'Aquin, Madrid, Paradès et La Hoz (1957). Projet de Musée d'Art Moderne à Madrid, Vasquez Molezun (1950). Village Vilalba Calatraba, Fdz del Amo (1960). Villas de Corderche et Valls (1952 et 1958).*





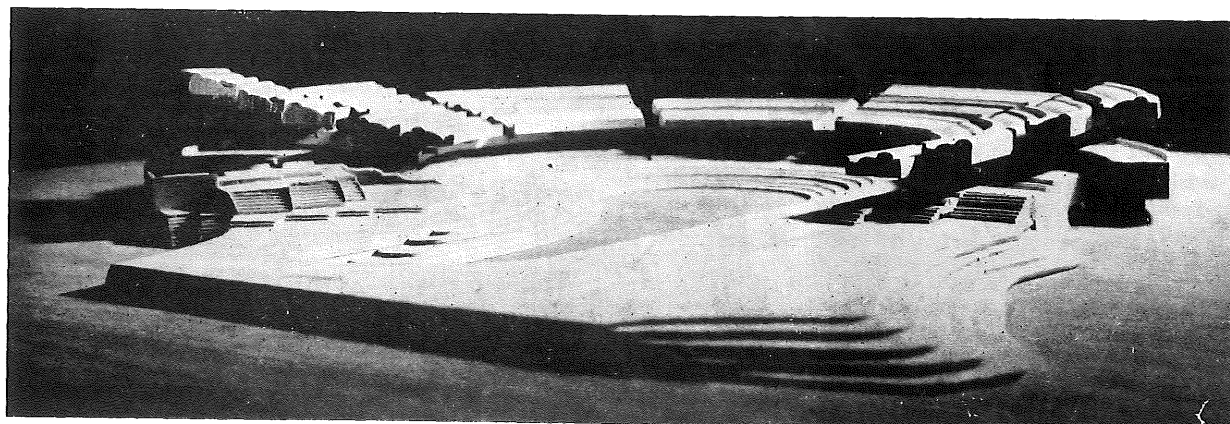
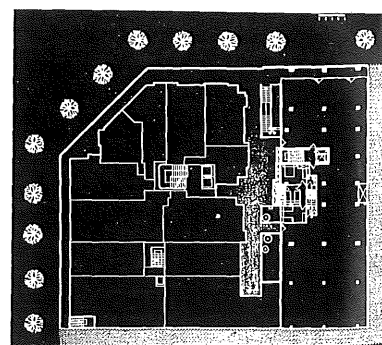
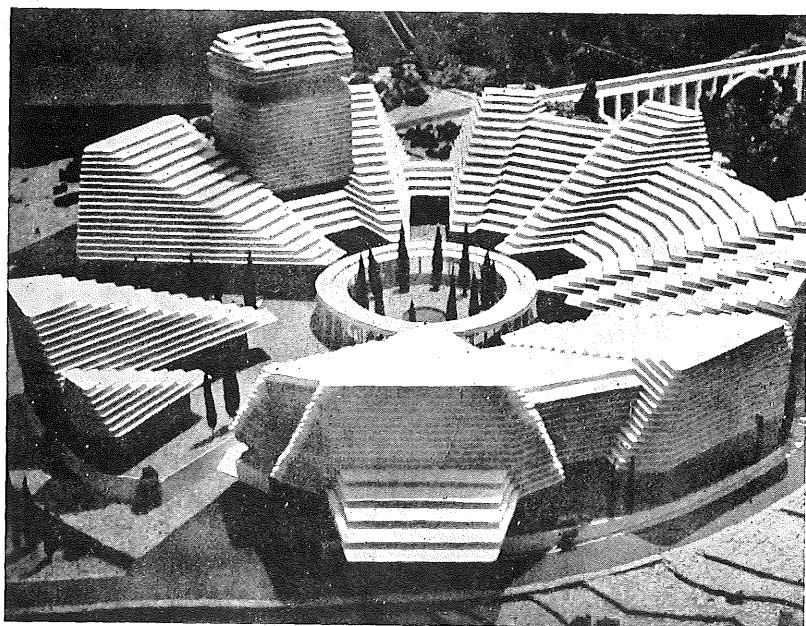
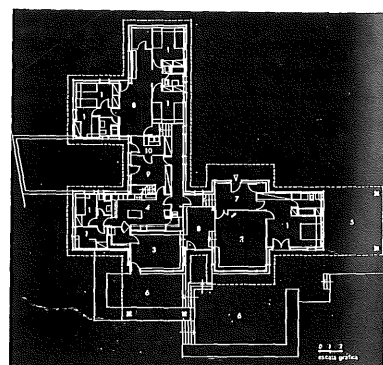
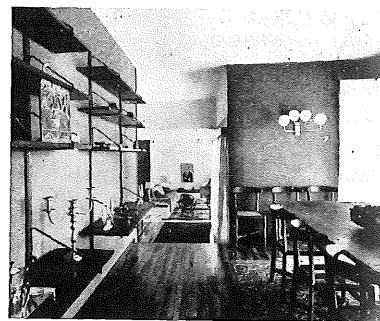


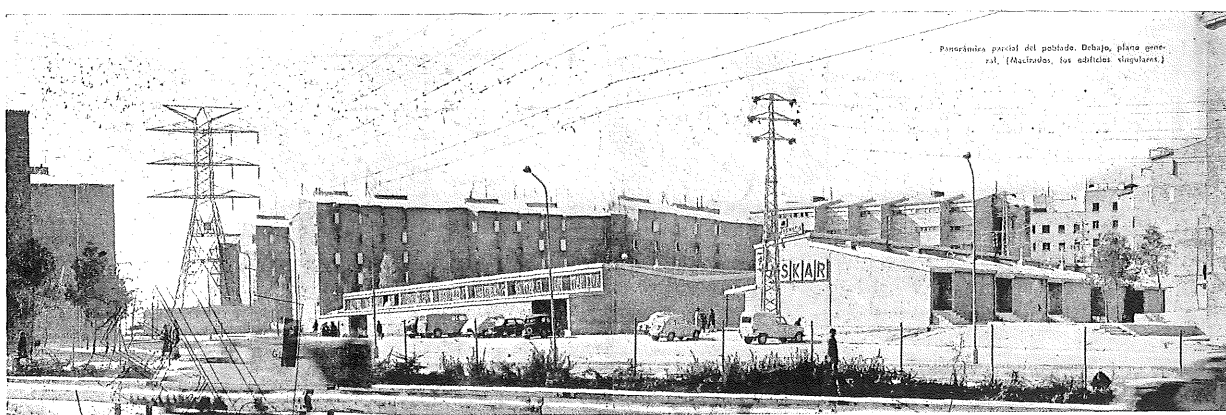
des médiateurs une puissance supérieure à celle que possède le pouvoir lui-même : le choix.

Par voie de conséquence, constatant l'état de crise des sociétés en question, l'autoblocage de leurs structures, le refus de la population d'y reconnaître son propre visage, la rupture brutale du substratum social, on est inévitablement amené à penser que la responsabilité incombe au premier chef aux médiateurs.

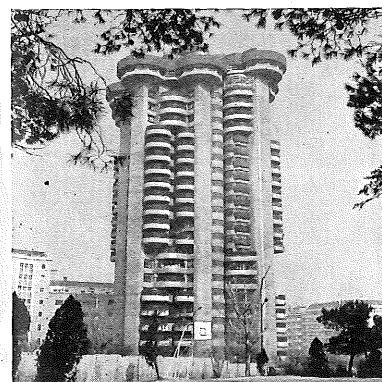
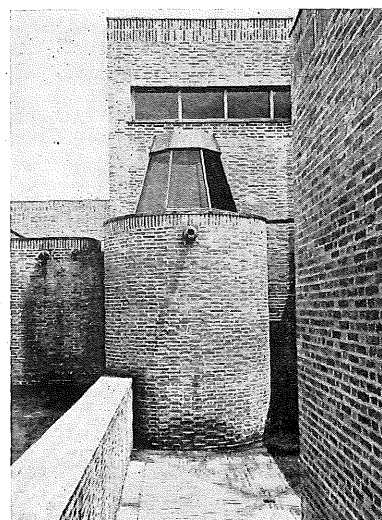
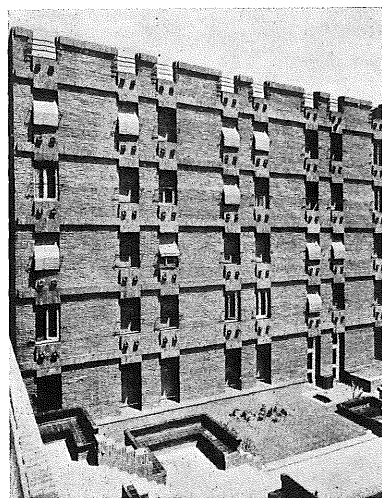
Dans le domaine général de la politique, il est difficile, derrière le brouillage émis par des intérêts contradictoires, de trouver de façon très précise les causes de cette destruction, mais en urbanisme les faits sont beaucoup plus clairs et le processus de dégradation dû au rôle des médiateurs apparaît dans toute sa nocivité. »

La destruction de nos villes, de notre paysage, de nos côtes, ne peut être contrôlée par une planification, par la décision d'un plan d'architecture, comme celui des minorités d'architectes qui ont été les protagonistes du réalisme esthétique des années cinquante. Ce plan avait, à dessein, une signification sociale. Actuellement ces professionnels auxquels se sont adjointes les jeunes générations sont tenus à l'écart par l'armée des médiateurs qui font les plans d'architecture de consommation et qui font partie des puissants groupements d'Etudes d'architecture commercialisées, des grandes entreprises destinées à la destruction de villes et de côtes avec leur idéologie immobilière. Un ardent désir d'« ex-





Proyecto general del edificio. Dibujo, plano general. (Maciunas, los edificios singulares.)



périmentalisme » provincial apparaît dans ce carnaval permanent qui règne dans nos villes. Cet « expérimentalisme » va de l'utilisation la plus superficielle des nouveaux matériaux, aux fondations académiques aux chiffres incroyables et l'on voit de simples exercices de combinaison modulaire servir d'argument pour solliciter le Prix Nobel de la

Paix. Notre conscience de petit bourgeois, d'intermédiaire satisfait, notre imagination de classe moyenne voient se proliférer méthodes et moyens, engagements politiques, économie de marchés, autour d'une culture qui fait du projet une démarche et de celle-ci le principe créateur.

L'Afrique ne commence plus aux Pyrénées. La conscience bourgeoise européenne qui a mis de côté, avec autant de mépris que d'incompréhension, les valeurs les plus authentiques du peuple espagnol, se rend compte qu'il y a de l'argent à gagner et imagine ce que peut être un marché dans toute sa « programmatique » de consommation. Depuis les décisions d'un Conseil d'Administration à l'échelle européenne, l'Espagne appartient à l'Europe : c'est ce genre de plaisanteries que doivent accepter les peuples pour que vienne le « progrès », même au moyen des « mirages » du fromage ou de l'offre importante d'appareils électro-ménagers : « La technique allemande au goût espagnol ». Que représente cette nouvelle orientation vers l'Europe sur le plan culturel architectural de notre pays ? Si nous sommes conscients de la réalité historique, cette nouvelle orientation favorisera les noyaux les plus sérieux de la culture espagnole, permettra des rencontres enrichissantes qui, jusqu'à présent, faisaient partie de cette stratégie clandestine que l'intelligence la plus rigoureuse a dû développer dans notre pays pour avoir accès aux sources de la connaissance.

Le rôle de la rencontre avec l'Europe avait été tenu par le groupe d'architectes catalans : il s'agissait d'une localisation non seulement géographique mais culturelle. Leurs liens avec l'Italie avaient permis des échanges culturels faciles, avec un processus de synthèse très important, caractéristique de l'explosion culturelle italienne. Il s'agit sans doute du mouvement le plus cohérent sur le plan national : il est cohérent dans sa mission de « connotation » culturelle avec d'autres courants de la pensée, bien que limité à quelques paramètres de conception « essentiellement Milanais » ; surtout dans le groupe fondateur, qu'Oriol Bohigas a revendiqué comme Ecole de Barcelone, école qui groupe sur le plan historique et culturel plus de tendances et plus de noms que l'élite culturelle miniature qui l'a promue.

Cette nouvelle orientation politique et économique de rencontre avec l'Europe favorisera sans doute l'émulation à différents niveaux et, surtout, parmi les groupes individualistes de Madrid. Ces derniers qui s'appuient sur une culture architec-

### Les jeunes générations - contestation - technocratie.

La technique — comme l'a dit Marcuse — « est devenue un instrument puissant et ultra-moderne, d'autant plus puissant qu'il s'avère capable de servir également les dominés et la politique établie pour leur domination ». Le cadre où les générations les plus jeunes doivent développer leur activité professionnelle ne se rapporte pas seulement à des « connotations » de typologie nationale. Sur le substratum très spécifique de notre réalité nationale, la scène prend des dimensions plus universelles et aux problèmes spécifiques viennent s'ajouter les problèmes de base qui se posent sur le plan international. Toute une chaîne de stimulations, de praxis sociale et révolutionnaire s'ajoute à notre réalité propre, face à une dépolitisation par lassitude, et par l'assimilation de l'idéologie technocratique.

Dans le domaine du plan architectural se dessinent et se précisent les limites d'une Forme-Ideologie qui embrasse divers secteurs dans le cadre de l'activité des jeunes, non encore engagés dans l'activité professionnelle.

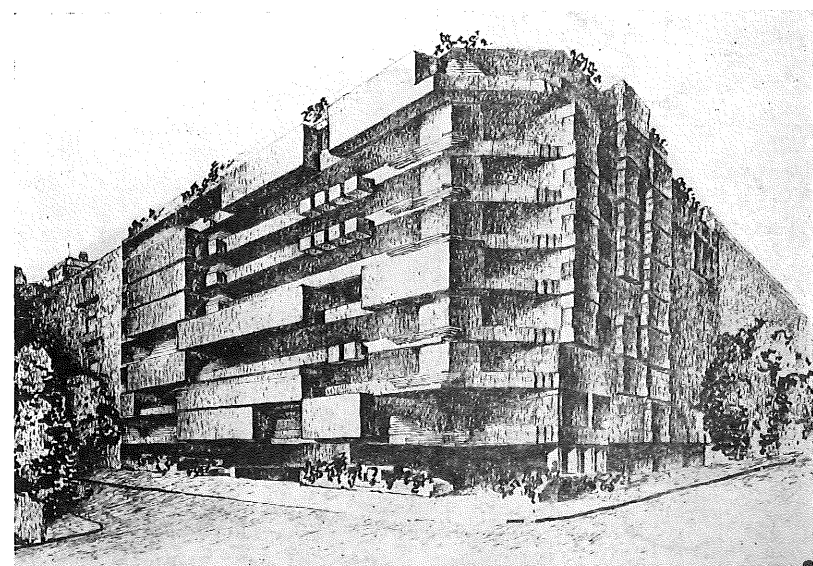
Une forme engagée pour la Justice et la Liberté, forme de recherche, sans modèle de représentation mais

Page précédente, en bas à droite : Projet pour un kiosque à musique, Fullaondo (1962). Immeuble d'habitation, Madrid, J. Haro (1970). Centre de restauration artistique, Higuera et Moneo (1961). Projet pour une foire en Asturies, Fdz Alba et collaborateurs (1968). Projet Hôtel de Ville d'Amsterdam, Moneo (1968). Habitation de Luis Mila, Correa Mila, Barcelone (1963). Immeuble d'habitation, Barcelone, Martorell, Bohigas, Mackay. Habitacions de Almendrales, Molezun, Corrales, Carvajal, Parades (1965). Station pour satellite à Buitrago, Cano Lasso et Ridruego (1968). Torres Blancas, Oiza (1969).

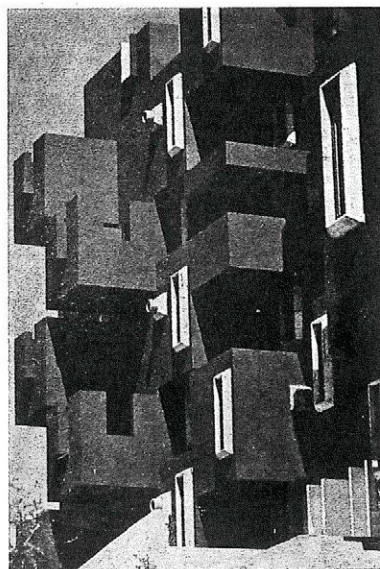
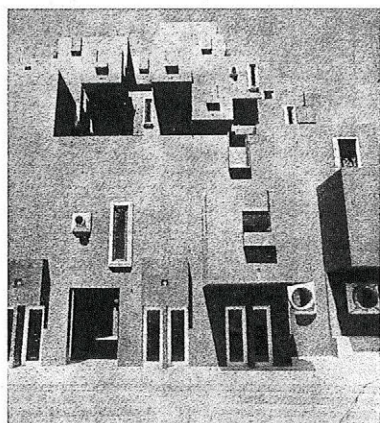
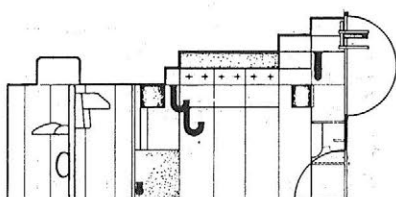
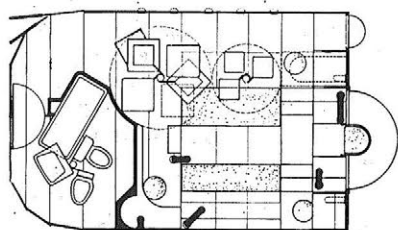
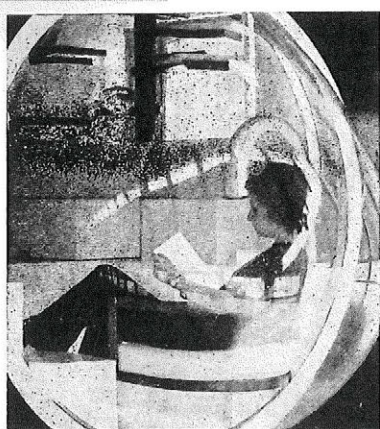
turelle plus universelle devront assimiler les mouvements à partir des nouvelles générations de la profession et des groupes minoritaires, mais dans une optique de « praxis » sociale et idéologique assez différente.

qui agit comme un engagement politique à action sociologique. Le mouvement étudiant met en œuvre dans l'une de ses missions et d'une manière très spécifique chez les élèves des écoles d'architecture une Forme qui puisse favoriser la « responsabilité sociale de la connaissance ». Son action s'oppose aux institutions et aux valeurs établies, à l'orientation technocratique. Par certains côtés, elle s'apparente à cette orientation idéologique qui essaie de mettre en évidence les contradictions du projet spécifique, en justifiant que c'est l'Antiforme qui définit la Forme.

Sur le plan de l'idéologie technocratique, l'analyse se fait plus complexe car c'est pour le moment le champ opératoire sur la réalité la plus viable. Les groupes de professionnels les plus jeunes et les plus convaincus y ont des options. Ils essaient, à partir des vecteurs technocratiques, de délimiter la Réalité sans s'empêtrer dans des devis idéologiques, en essayant d'aborder des problèmes corporatifs et professionnels de la manière la plus efficace et par une prise de conscience idéologique, ils mettent l'accent sur les contradictions qui sont à la base du système.







La nouvelle bourgeoisie industrielle, l'administration agissante et l'initiative privée, classe moyenne qui a eu une promotion économique au cours des divers remous dus à l'inflation de notre économie, réclame du confort et par des requêtes en langage expressionniste, un nouveau « Vendinger » s'annonce à Madrid et à Barcelone, mais plus marqué dans la ville catalane en raison de sa parenté historique et culturelle avec la bourgeoisie. De caractère nettement technocratique, bien que nombre de ses bases prétendent être issues d'attitudes contestataires, le Projet est impliqué dans l'utilisation de la machine en tant que fin, moyen et résultat de tout processus. Ce projet fait par de véritables amoureux de la méthode comprend une composante unilatérale et à une seule direction, aussi bien en ce qui concerne son programme que les résultats. Il répond davantage à une certaine tentation de rendre tout problème concret qu'à une application pratique sérieuse de la réalité.

Une forme concurrente se camoufle sous forme de rénovation des formes. Elle est favorisée par le capitalisme le plus tardif et présentée très éloquentement. L'entreprise privée, les promoteurs et le Capital Financier ont besoin de créer de nouvelles formes et de promouvoir de nouveaux marchés. L'architecte se transforme en promoteur de ses propres investissements ou d'investissements groupés qui essaient de canaliser les demandes de la société de consommation.

Erotisme, Adolescence, Nouvelles Formes Familiales, les « genres de vie » tendent à être remplacés par les « niveaux de vie ». Nouvelles formules de vente, du type coopératives, garantissent un projet où le « lucre » n'est pas une apparence mais demeure une réalité. Projets à grande prétention sociologique, s'attachant apparemment aux formes et relevant davantage de macro-architecture que d'« édifice-objet ». Ils présentent un contrôle global mystifié qui n'apparaît que dans les nécessités de la vie quotidienne.

Vue d'ensemble, inquiète, passage, d'une idéologie libérale à une autre idéologie, technocratique. Cela ne résoud pas de nombreux problèmes en attente de solutions démocratiques. La rhétorique est remplacée par la statistique et tout problème sera éclairé puisqu'il peut être vérifié, chiffré, qu'il est rationnel et scientifique. Si à ce niveau une donnée est claire, c'est que la technique et, par suite, l'architecture et son domaine complexe du projet ne sont pas neutres et ne peuvent l'être. Ainsi une certaine complicité est éloquent pour des professionnels qui ont au moins l'obligation de dénoncer la crise, de ne pas camoufler le milieu inhabitable. Il devient chaque jour plus nécessaire de délimiter avec précision les responsabilités.

Antonio FERNANDEZ-ALBA  
Madrid mars 70

Projet pour une habitation, Mora, Pinon (1969). Immeuble à Sitges, Atelier Bofill (1969).